

XYZ. La revue de la nouvelle



La Première Chaîne et moi

Pénélope Roberge

Fenêtres : ouvertes ou fermées sur le mystère
Number 105, Spring 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61338ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Roberge, P. (2011). La Première Chaîne et moi. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (105), 39-46.

La Première Chaîne et moi

Pénélope Roberge

MÊME LES ARBRES sont en couple. Ils poussent tous deux à deux, côte à côte dans ce sentier. Pourquoi vais-je encore seule, sans mon *alter ego*, pourquoi personne ne m'attend pour souper ? Condamnée à ne dialoguer qu'avec moi-même. À me raconter en boucle les mêmes histoires que je connais par cœur. Moi aussi, je veux être accompagnée, connaître une cuisse sur laquelle je peux poser amoureusement ma main. Voir des yeux qui s'illuminent à ma vue. Mais je vais solitaire, profondément seule, en éternel tête-à-tête avec moi. Je sors de la forêt, le soleil me réchauffe un peu le cœur. Qu'est-ce que je vois devant moi ? Deux arbres entrelacés au milieu du champ, ils me narguent, ces deux-là. Je laisse dévier mon regard vers le tracteur de John, cette grosse bête métallique autour de laquelle je travaillerai toute la journée. Enlever le sable qui empêche le foin de pousser. Une pelletée de terre pour mon cocuage. Une autre pour toutes les fois où il ne m'a pas donné de nouvelles et où je me suis morfondue pendant des nuits entières en me répétant sans cesse ce bon vieux dicton, pas de nouvelles, bonnes nouvelles. Une autre pour tous les vieux cochons qui se prétendent mon Ulysse. Moi et moi, on soulève les seaux pleins de terre — en pensant à Jules qui m'a quittée pour celle qui m'avait précédée, on trouve ça moins lourd —, puis on les vide dans le godet du tracteur comme si c'était sa gueule à elle. Une grande inspiration, on expire et on retourne à la pelle. Je plante la pelle dans le sol pour toutes ces nuits où je dormirai seule et où je voudrai un corps chaud à mes côtés. Une, deux, trois, quatre, dix, quinze, vingt, trente pelletées, les deux récipients sont pleins. Une petite course jusqu'au tracteur. Je déverse les seaux sur ma grand-mère que j'enterre, que je laisse partir vers cet autre monde. La colère a laissé place à la tristesse, mon rythme s'alourdit. Grand-maman qui n'est plus qu'un souvenir, comme le sourire qui se dessinait sur les lèvres de Jules 39

lorsqu'il me voyait apparaître chez lui. Déterrer la peine pour enterrer la haine. Des larmes dégringolent sur mes joues, se mélangent à la sueur et tombent sur le sol. J'essaie d'en arrêter la course, je ne fais qu'étendre du sable sur mon visage, me transformant en négresse blanche d'Amérique.

La petite Canadienne française qui travaille en échange du logement pour de riches propriétaires fonciers de la Colombie-Britannique, c'est la nouvelle ère seigneuriale. L'histoire se répète. Je m'expatrie pour travailler comme une négresse pour les Anglais. Ça fait sortir le méchant, pelleter du gravier, c'est un peu comme monter une grosse côte, suer de la douleur plutôt que pleurer. Une pelletée pour avoir cru que Jules et moi, c'était pour la vie. Une autre parce que je suis seule, sans le sou à l'autre bout du monde, loin des miens et de la neige. À la simple évocation de la neige, je me remets à pleurer. Ces petits flocons blancs paradant dans le ciel, dansant la valse hivernale, me manquent terriblement. Quand je pense à chez nous, je pense à l'hiver et à ses bancs de neige plus hauts que moi. La neige, c'est tellement moins lourd à pelleter que le gravier. Plus blanc que la boue, plus étincelant que le soleil, moins mouillant que la pluie, et ça arrive et repart sans laisser de traces. Je crois que j'ai le mal du pays, le mal d'être comprise quand je parle, de chanter les mêmes chansons que mes compagnons d'ivresse, le mal d'être seule, d'être différente, d'être moi au milieu de ces étrangers qu'on appelle mes compatriotes canadiens. *I'm not a French Canadian.* Je suis québécoise.

* * *

Pendant ce temps, M^{me} Smith est postée derrière sa fenêtre, les jumelles à la main. Elle n'observe pas les oiseaux, encore trop frileux pour sortir de leur cachette, ni les bateaux qui naviguent dans le détroit de Georgia. Elle épie ses voisins John et Ruth. Ont-ils mis plus de déchets qu'elle au chemin ? Ont-ils changé de barbecue ? Ont-ils plus d'arbres fruitiers qu'elle, un plus gros jardin ? Tel est l'objet des angoisses de Martha

Smith. Ce matin, il y a du nouveau dans le paysage, quelque chose qu'elle n'avait jamais vu auparavant.

— *Hey, Paul, look at that. John and Ruth found a way to do extra work. We should try to find a little slave. Go on the Internet, search for slave market.*

— *She's not a slave, she's not chained up.*

— *It's a stranger shoveling dirt, so it's a slave. And I want one like that. Go search.*

Ayant congédié son mari, elle continue ses observations. « *She's a hard worker.* » Elle se questionne quant au pays d'où elle vient. De taille moyenne, plutôt élancée, le teint et les cheveux pâles, le nez saupoudré de taches de son. Elle vient peut-être d'Europe de l'Est, se dit-elle. « *Oh ! my God, she's also carrying the dirt.* » Elle change de fenêtre. Elle s'assoit sur son trône d'observation qui donne sur le jardin des voisins. Est-il plus vert que le sien ? Le jardinier dépose des plantes, qu'il manipule avec des gants, dans un baril qu'il remplit d'eau. M^{me} Smith en déduit que la plante est de l'ortie. Elle appelle son mari une autre fois.

— *Paul, would you go pick some nettle ?*

Paul saute dans ses bottes de caoutchouc, met sa casquette et sort dehors accompagné d'un gros chien.

* * *

Il marche, le cabot court jusqu'à la clôture. En apercevant le gros doberman courir vers moi, je me mets à crier. Paul tente de me rassurer.

— *Hi there ! It's Hecube, it's not mad.*

Tétanisée, je ne réponds pas. Il répète en empoignant Hecube par le collet.

— *Hey you. It's not mad.*

— *Quoi, moi ?*

— *Do you speak English ?*

— *J'ai pas ben, ben le choix, sinon personne ne me comprendrait dans mon beau pays bilingue.*

— *Sorry, I don't understand your language.*

— *Yes, I speak English.*

Paul entreprend son enquête. Il me demande d'où je viens, ce que je fais sur la terre de John et Ruth, où j'habite, comment je me suis retrouvée là. Après dix minutes de bombardement, je mets un terme à l'interrogatoire.

* * *

Qu'est-ce qu'ils ont tous à penser que ma vie fait partie du domaine public ? Ce n'est pas parce que je ne suis pas des leurs que je n'ai pas droit à ma vie privée.

Les nouvelles de Radio-Canada m'accueillent dans mon petit terrier. Le pape n'a pas encore rendu son dernier souffle. Il tient bon, tout comme les étudiants québécois, qui persistent avec leur grève. Chacun à leur façon, ils expriment leur ténacité. Qu'est-ce que je mange ? Une liste de choses à faire cette semaine. Désherber l'ail, replanter les échalotes, transplanter le bok choy et la laitue. C'est tout ce que le réfrigérateur a à raconter. Puisqu'il est vide et que ce n'est pas encore le temps des moissons, je vais aller à l'épicerie.

Midi, je lève le pouce devant la première voiture, une vieille boîte à savon de marque Volvo. Elle passe tout droit, comme un Hummer ou un Suburban datant de l'âge de pierre. Après huit minutes d'attente, un Westfalia orange décoré de fleurs s'immobilise. Je saute dans le véhicule qui me mènera au supermarché.

Chargée comme un âne, je retourne sur le bord de la route lever le pouce. Je ne suis pas postée sur l'accotement depuis plus d'une minute qu'un Pathfinder rouge s'arrête à ma hauteur. J'ouvre la portière côté passager, salue le conducteur, dont le visage ne m'est pas étranger. Il me dit qu'il va à Fulford. Je lui demande de me laisser en face du terrain de baseball. Cet homme est bizarre, il ne me répond que par des grognements quasi inaudibles. Je cherche dans ma tête où j'ai bien pu voir sa face. Il ne me parle pas. Je regarde les paysages défiler en écoutant le country à la radio. Une lisière d'arbutus, magnifiques arbres lépreux et arthritiques, suivie d'une

forêt de cèdres géants, de mousse et de fougères. Nous commençons à descendre la côte, nous sommes à mi-trajet. Le chauffeur n'a toujours pas ouvert la bouche. Je tremble à l'intérieur. Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond dans cette histoire. J'essaie de me calmer. C'est peut-être juste mon imagination qui divague à cause de toutes ces histoires que j'ai lues sur des femmes qui disparaissent mystérieusement au bord de la route. L'intersection de la rue Furness, plus que trois minutes avant de débarquer, d'aller nourrir mes petits poussins. Je vois le stade de baseball, il ne ralentit pas.

— *Mister, I would like to get off here.*

— *You're staying with me, Miss.*

Je suis dans la merde. Mes heures sont comptées. Il faut réfléchir vite. Il met le clignotant, il tourne dans la prochaine entrée. C'est mon voisin. Je suis sauvée. Il arrête le moteur. J'essaie de sortir. Ma porte est verrouillée. « *Don't move, don't yell.* » Prise au piège. Vu la stature de l'homme, j'ai intérêt à l'écouter. Il descend du véhicule et barre sa porte immédiatement. Il vient m'ouvrir. Il me prend comme une poche de patates. Je lui donne des coups de poing dans le dos en lui ordonnant de me laisser. « *Don't move and don't yell, I said.* » Il m'emmène sur ses épaules dans une immense maison pleine de fenêtres, avec une pièce sur pilotis. Il ouvre la porte d'un coup de pied, traverse la maison, descend un escalier. Il ne va pas m'enfermer dans le sous-sol ! Je ne suis pas un rat ! Il ramasse une chaîne de métal et remonte l'escalier. Passe devant la cuisine en criant : « *Darling!* » J'entends une voix de femme répondre : « *In the living room.* » Nous traversons un grand corridor avant d'arriver dans une pièce où il y a une bergère devant chacune des trois immenses fenêtres et un gros divan adossé au mur, face à la télévision, sur lequel il me laisse tomber. J'en profite pour essayer de me faufiler entre ses jambes. Il me rattrape par le pied. « *Don't move, I said.* » Il me ramène sur le divan en disant à sa femme qu'il lui a trouvé son esclave. Il m'attache les pieds ensemble, laissant assez de distance entre les deux chevilles pour que je puisse me déplacer, mais pas me sauver. La dame se lève de son poste 43

pour embrasser son homme en lui déclarant combien elle l'aime. Elle le lâche, nous quitte et revient avec un seau et une raclette, et m'ordonne de laver les fenêtres. Je refuse, elle ramasse dans le seau un linge à vaisselle mouillé et m'en donne un coup sur les mollets. Je perds l'équilibre. « *Stand up.* » Je me relève difficilement. Ramasse mes outils de travail et me dirige vers les fenêtres. Je commence. Un autre coup. « *Faster than that.* » Je prends une grande respiration. Je fredonne dans ma tête un air joyeux qui me donne le goût de rester vivante. Je frotte, elle me surveille. J'ai fini les vitres du salon, un coup de son fouet improvisé pour couronner mon travail. On déménage à la cuisine, le corridor me paraît interminable à traverser avec mes pieds liés. Je repère le téléphone. Cherche dans ma tête un numéro. Dans quel tiroir de mon cerveau ai-je foutu celui de John et Ruth ? Je le connaissais par cœur, pourtant. Réfléchir m'a déconcentrée, un autre coup. Mon plan d'évasion me rend imperméable à la douleur. Plus je frotte, plus j'approche du téléphone, placé entre deux fenêtres. Martine St. Clair m'accompagne de son « Lavez, lavez ». Je mouille, j'essore, je ralentis, je reçois un coup et tombe sur le seau qui se renverse. Martha court chercher une serpillière. Je me lève, attrape le téléphone, compose le numéro, qui m'apparaît comme une évidence. Une voix d'enfant répond. Pas le temps de changer d'interlocuteur, je lui fais mon message en espérant qu'il le transmette. J'entends des pas qui viennent vers moi. Je raccroche et prends ma raclette et ma guenille pour essuyer le plancher. La maîtresse est fâchée, encore des coups, dans le dos cette fois. Elle m'ordonne de sécher son plancher. Elle crie : « *Hecube!* » Un immense chien arrive, le même qu'hier. Le chien me grogne après. J'ai peur. Je me raisonne. Il n'est pas méchant, m'a dit Paul. Je lâche tout, me mets à genoux en parlant au chien. Il se calme, la maîtresse se fâche, coup de fouet, coup de serpillière. Je continue la besogne. Le chien s'est couché au pied de la fenêtre, dans les minces rayons du soleil. La maîtresse relâche sa surveillance. Elle prépare le souper. J'ai fini ma

d'esclave. Il me guide vers la salle de bains avec mon seau, ma raclette et mes pieds liés. Une autre fenêtre à décroquer. J'ai pris de l'expérience, cinq minutes et j'ai terminé. Nous traversons dans la pièce d'en face. Il déclare que ma journée est finie et m'enferme avec mes outils de travail. Quatre couvertures sur le sol et un gros bol, tel est l'ameublement de ma chambre. Les murs sont blancs, sans fenêtre. Je regrette soudainement ma liberté, ma solitude. Je me plains le ventre plein. Il ne me reste qu'à dormir. Malgré l'épuisement, le sommeil tarde à venir, la douleur cuisante sur mes mollets me tient éveillée, tout comme mes petits poussins qui passeront la nuit dehors. Sonneront-ils l'alarme quant à ma disparition ? Je garde espoir.

Une deuxième journée d'esclave débute. Encore couchée, j'entends Paul qui joue avec la serrure de ma porte. Il entre dans ma chambre, me prend par le bras et crie : « *Wake up !* » Je n'ai pas trop le choix, il me met debout. Il me regarde pendant que je m'habille, en me débarrassant mon programme de la journée. Le plan de match : nettoyer tous les planchers de la maison sous la surveillance de Martha. Je prie pour qu'elle soit de bonne humeur, mes mollets n'en peuvent plus des coups de fouet. Paul me tire jusqu'à la cuisine, où Martha me sert un bol de gruau froid. Peu importe, j'ai tellement faim que j'engloutirais n'importe quoi. J'oublie d'avalier avant de prendre une autre bouchée.

L'heure du repas est terminée. Martha retire mon déjeuner, qu'elle remplace par un produit nettoyant et une guenille. Elle me pointe l'aspirateur et m'ordonne de commencer par la salle de bains, d'en profiter pour me laver.

J'ouvre le robinet et laisse couler l'eau pour qu'elle devienne chaude. J'entends des voix autres que celles des maîtres. J'arrête l'eau. On dirait les voix de John et de Ruth, mes sauveurs. Je suis trop loin de la porte d'entrée pour me rendre jusqu'à eux. Je crie : « Je suis là, sauvez-moi ! Je suis là, s.v.p. ! » La porte se referme en un claquement. Merde ! mes geôliers vont faire disparaître la preuve de leur délit. Je vais mourir. M'enfermer dans la salle de bains est la solution qui s'impose. 45

* * *

Seule sur mon lit, avec mon tricot et le bulletin de nouvelles de Radio-Canada qui, à défaut de me faire la conversation, parle de moi. « La jeune Canadienne française portée disparue depuis quarante-huit heures vient d'être retrouvée saine et sauve dans un domicile avoisinant le sien sur Saltspring Island. »